Document généré le 18 avr. 2024 21:35

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Loch Ard Gorge

Jean Larose

Numéro 91, automne 2001

Eaux

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14599ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Larose, J. (2001). Loch Ard Gorge. *Moebius*, (91), 17–20.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

JEAN LAROSE

Loch Ard Gorge

À Sophie, qui souriait.

C'est de l'eau remuée et le plus beau paysage du monde, offrande et dérobade de toutes les femmes qui font rouler dans le souvenir le même relèvement des hanches où perle la sueur des longues étreintes d'après-midi en été dans les grandes villes, ou en hiver au fond des bois, sous la neige qui se jette aux carreaux, quand le corps bruni que le plaisir a fait deux fois trembler exsude une rosée orange au feu de cheminée. Il faut le voir aux pires jours de la mauvaise saison, dans le soulèvement monté de l'Antarctique. La mer de Tasmanie lance interminablement ses tempêtes, échelonnant les murailles qui déferlent en paliers depuis l'horizon jusqu'au rivage, pour l'effroi du promeneur qu'écrase la hauteur incroyable de ces effondrements d'une eau qui paraît bouillante et qui est mortellement froide dans les bouillonnements. Quelque part dans les quarantièmes rugissants, cette vague s'est dressée sous le vent brutal et depuis glisse sur sa queue devançant toujours son écroulement. Après des jours, des semaines, l'ondulation touche au terme, heurte un écueil, explose à mes pieds contre l'escarpement, dans un rejaillissement vertical d'écume. Moi seul, je l'ai vue mourir, et il en vient encore, pour moi, je suis là, j'y suis toujours, mais la prochaine peut-être m'emportera?

Observer l'océan ne rendra jamais un homme seul aussi heureux qu'avec une femme. Dans le souvenir se mêlent parfois les visages et les lieux, elle est encore la première, et c'est toujours la seule, la femme après d'autres qui me tend la main pour que je l'aide à grimper sur la corniche qui surplombe le précipice.

La falaise oppose à la houle un front lacéré, indenté d'autant de pièges à remous que les vagues avec les siècles lui ont ouvert de failles, de goulets, d'affouillements rebutants. De là-haut, serrés contre le vent mauvais, nous découvrons toute la côte, vingt promontoires empanachés dont la succession relève la distance des déflagrations qui les festonnent. Le cordon littéral offre le zigzag foudroyé des morsures, avec des bleus qui sont des ocres sous la transparence des vapeurs. Car c'est un voile qui fait voir au lieu d'obscurcir, sa nuée agrandit les régions où l'œil pénètre après elle.

Toute la vie passée s'ordonne par degrés qui montent des années profondes vers l'instant de maintenant, sur la corniche, le centre du monde est proche sans doute, il ressemble à nos doigts emmêlés, que nous replions tout à coup frileusement dans la manche, pour ne pas ajouter une provocation à la palpitation monstrueuse qui rayonne sur nous de tous les points du globe.

La femme me précède maintenant sur le sentier qui descend vers la mer et où le pied s'englue et pourrait glisser, nous le sentons à l'humidité de caverne qui suinte de la paroi et aux éclaboussures qui ruissellent, car les vagues se brisent tout près maintenant, l'énorme grondement nous appelle et nous nous hâtons dans les flaques de boue grasse avec une impatience d'enfant.

Cela débouche sur une terrasse à fleur d'eau, exactement dans l'axe de la houle, devant l'eau remuée, le plus beau paysage du monde.

C'est un étroit chenal où la houle se rue. Les murs en strates étagent des anneaux que le tourbillon marin raccorde au ciel bleu-orange comme des hanches de ce matin-là. La faille est presque close à son embouchure par un resserrement bourrelé où les lames s'étranglent, mais la masse centrale, le dos musculeux des rouleaux force le goulot et déferle jusqu'à nos pieds et parfois nous oblige à reculer en vitesse. Joie, joie immense devant l'eau énormément remuée! Nous sommes au panthéon de l'informe essayant toutes les formes, avec son propre ciel découpé au plafond! C'est un amphithéâtre de calcium aux gradins escarpés, invitants et inaccessibles, une piscine miraculeuse où l'eau bouillonne à chaque épanchement du large et se

retire de dépit devant l'informulable, un cratère de la Lune étiré en forme de la plaie du côté de Notre-Seigneur qui dégorge pour l'éternité à deux jets de pierre de la résurrection, un pavillon secret où les amants terribles peuvent venir admirer la volupté du chaos – qui calme étrangement leur passion. L'océan est si logique qu'il épouvante comme un esclave bougé par une machine jusqu'au plaisir d'en mourir. À l'inhumain, l'inhumain s'applique. L'excès de joie tourne en terreur, quand la liberté déborde en certaines turbulences purement dynamiques qui l'enchaînent dans leurs lois infaillibles. Rien n'arrive à l'eau que par stricte application de l'ordre des choses. Aucune liberté, nulle fantaisie, toujours absolument la règle, même pour s'absenter l'eau doit encore couler suivant la mécanique des fluides.

À tout cela, bien sûr, ni elle ni moi ne pensons. Pourtant, j'ai peur. C'est un de ces matins d'avertissement dont je crains d'habitude l'ondoyante harmonie, chargée de présages. Elle croit peut-être que je redoute qu'une vague énorme ne nous arrache? J'aurai plutôt négligé un certain conseil ou avis providentiel pour sauver ma vie, prononcé dans un rêve de mon dernier sommeil. La rumeur s'est perdue dans la sourde beauté. Tant pis, je n'y suis plus. L'amie tourne malicieusement vers moi son sourire adorable, sa joie d'enfant adorable applaudit pour deux la vague qui s'écrase en déployant contre nous le candide éventail de sa rage écumeuse. Mais j'éprouve une terreur d'enfant devant cette furie océane qui n'admet aucune exception. Car ne sommes-nous pas d'extraordinaires exceptions par le fait reprochable que nous ne sommes pas de l'eau? J'y suis donc toujours.

Un silence d'annonce a surpris l'amphithéâtre. Une vague extraordinaire s'approche, la cuvette se vide à son plus bas étiage, aspirée par cette vague, qui n'est pas grosse, qui est gigantesque, qui grandit encore, qui se gonfle de tout ce qui se retire en elle et qu'elle va recracher sur nous. Elle se vomit dans la faille et s'effondre en cataracte, qu'elle est belle! La catastrophe finit encore en sourire sur les lèvres de l'adorable, un peu repliée dans mes bras, et le fou rire nous ramène au bord, espérant pire!

Il flotte à la surface une mousse d'œufs en neige qui se bombe et se creuse, s'étale, se fronce et se désenroule en dos de violon, comme un caillot de mercure dansant dans un nombril. Rien n'est fascinant comme le spectacle de l'écume que ballotte l'eau remuée en un gigantesque vase clos. Car enfin l'eau bouge à peine, c'est toujours la même que l'onde fracasse sur le rocher où elle prélèvera chaque fois deux molécules qui rejoindront dans l'écume tout ce minérau dilué que présure en meringue, mille fois par jour dissoute et reprise, l'infatigable barattage. Chaque remous soulève, emporte et rapporte, à sa façon nouvelle et toujours la même, cette mousseline de barbe à papa, il la plisse et replisse comme une peau d'éléphant aux craquelures lourdement élastiques, et le vent la boursoufle en plumes floconneuses qui pirouettent dans l'air et retombent à la surface pour s'y coaguler en une laine mangeable où le brun met une touche grasse de suint.

Comme chaque vague est unique, et comme elle se remplace facilement! On a tout vu tout de suite, et on resterait pour toujours, on mangerait et on dormirait là, sur la terrasse, à se laisser mouiller de temps en temps par un petit excès, par un gros surplus, et on ne se lasserait jamais puisque cela vivrait pour nous, ce roulement perpétuel du rechange, cette respiration des sphères, ce rythme de l'océan qui balance un cosmos dans le nombril du monde. L'amour attendrait. La naissance attendrait. Tout attendrait pour toujours. Il ne serait plus question de notre vie – ce roman qui commence à la fin du fluctuant qui ne finirait jamais.

La gorge du Loch Ard, d'après le nom du clipper qui s'y échoua en 1878 (45 noyés, 2 rescapés), se visite en Australie, à l'ouest de Melbourne, au lieu dit des Douze Apôtres.